

Sylvia REVELLO

Atelier d'écriture ó Séminaire Guy Poitry, Université de Genève ó juin 2012

Que voulez-vous, c'est la vie

Permettez-moi de vous présenter une vieille connaissance, le genre d'ami qu'on perd de vue mais qui n'est jamais bien loin, celui sur lequel on tombe par hasard, au détour d'une rue, celui qui déboule à nouveau dans notre vie sans prévenir... Un ami qu'on n'a pas le temps d'oublier. Le voici donc de retour : « Que voulez-vous » í sentez-vous libre de l'utiliser comme bon vous semble ó toujours à bon escient cela va sans dire ó, accrochez-lui les mots qui vous feront plaisir í « C'est ainsi, c'est normal, c'est inévitable, c'est compréhensible, c'est évident, c'est dommage, c'est trop tard, c'est un choix, c'est le milieu, c'est í ». Au fond, la suite n'a que peu d'importance, elle est si malléable, changeante, trop éphémère pour pouvoir compter réellement í

Malgré tout, parmi cet étalage de mots alléchants qui « sonnent bien », ces combinaisons toutes plus séduisantes les unes que les autres, mon choix se porte définitivement sur « c'est la vie » í Sans hésiter, c'est celle que je préfère, j'y mettrais ma main à couper í c'est presque viscéral, elle m'appelle, je la sens vibrer en moi. Ça me démange, je pourrais essayer de vous expliquer pourquoi mais í sans doute ne comprendriez-vous pas exactement ce que je ressens í Allons bon, je me lance... c'est bien parce que c'est vous ! « C'est-la-vie í » la vie, vous savez tous de quoi il s'agit í Eh bien, écoutez ! N'y a-t-il pas quelque chose dans le ton paternaliste, dans la brièveté des syllabes qui claquent ó rapides et efficaces ó, dans la moue condescendante qu'on prend lorsqu'on prononce ces mots ou peut-être encore dans l'emploi de ce terme « vie » qui donne à la phrase des airs de prophétie í une sorte de fatalité pesante et bien implantée ? « C'est-la-vie í » Ne sentez-vous pas ? Ce petit quelque chose tapi dans l'ombre, cette assurance vorace qui s'apprête à vous ronger l'esprit í Quant à moi, voyez-vous, cette implacable sensation de supériorité me remue, je n'attends qu'une chose : la voir à l'œuvre, l'admirer qui se déchaîne, qui s'enfonce, qui blesse, qui pénètre tout au fond des âmes í pour tout déchiqeter, inexorablement.

« Que voulez-vous, c'est la vie » í Les mots coulent tout naturellement, ils s'enchaînent les uns aux autres, semblables à une nuée de petits soldats dociles qui avancent à la « queue leu leu » sans rencontrer d'obstacles í Ecoutez-les donc qui s'étalent de toute leur force, sûrs de leur ascendant écrasant, autoproclamés vainqueurs dès le début du combat í Est-ce que vous parvenez à les voir ? Ils sont là tout près, regardez-les briser le silence, observez la rapidité de leur frappe en rangs serrés, précis í chacun contribuant à rendre vivante cette violente symphonie qui s'introduit dans vos oreilles sans que vous puissiez la retenir. Personne n'y échappe, la chaîne est solide, bien amarrée í après son passage il ne reste rien. La « vie » ferme la marche, c'est elle qui récolte les honneurs, elle qui dit au revoir en dernier, elle qui lâche le coup fatal í Son écho résonne un peu plus longtemps que les autres : tout

naturellement, c'est lui qui restera dans les mémoires, lui dont la marque demeurera lancinante, même longtemps après son extinction Indélébile. Je vous parlais d'arrogance tout à l'heure, et bien voilà à l'œuvre ! « C'est là VIE » : cette manière de tout rapporter à Elle, de tout justifier par Elle, ces airs généralisants, toute cette suffisance, allons bon, mais c'est qu'on a sorti les grands mots ! On voit les choses en grand de nos jours !

Mais enfin, je suis allée trop loin et vous n'avez rien compris c'est ça ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de phrase assassine ? Il n'y a que moi qui la connaisse après tout, qui connaisse son aura dévastatrice, ses airs de Non je m'égare à nouveau. Il est temps de vous la présenter. Une dernière précision encore ! le jeu ne marche que si vous y mettez du vôtre : je plante le décor, vous vous le représentez mentalement ! Marché conclu !

Imaginez ! Imaginez-vous deux êtres interagissant dans une conversation aussi banale que possible, deux créatures vivantes, identiques en tous points ou presque : une solide constitution, deux pieds, deux mains, un petit cœur palpitant ! L'un et l'autre partagent tout un tas d'habitudes, toutes ces réactions, ces attitudes, ces gestes typiquement humains, terriblement ordinaires comme ! se plaindre du froid quand il fait chaud puis du chaud quand il fait froid, compter les jours restant jusqu'à la paie, vouloir à tout prix se sentir important, valorisé, aller jusqu'à tricher ou mentir pour y parvenir ou ne prenez pas ces airs offusqués, je suis sûre que cela vous est déjà arrivé ! ou, dire que tout va bien pour ne pas avoir à s'expliquer, crier « aïe » quand on se cogne le coude juste à l'endroit qui fait mal ! Tant d'autres choses les réunissent encore ! Mais ne perdez pas de vue le plus important, ce que je veux vous faire voir, ce que j'essaie d'exposer sous cette banalité criante aux allures de « déjà-vu » ! Car oui, je vous vois venir : « on sait déjà tout cela » me direz-vous l'air exaspéré ! Mais patience, je n'ai pas encore abordé mon véritable sujet. Le fait est qu'au-delà des petites nuances qui les rendent uniques, ces deux hommes sont avant tout humains. Voilà qui est dit. Quoiqu'il y aurait encore tant à dire mais ! Peut-être une autre fois si ! Non, non je divague ! pardonnez-moi. Poursuivons si vous le voulez bien et je pourrai enfin vous parler de « que voulez-vous, c'est la vie ! » !

Tenez, les voilà ! Regardez-les ils sont juste là ! Qui donc ? Les deux types qui se baladent là-bas, entre les parterres de roses... Ils marchent d'un bon pas, leurs bras se frôlent de temps à autre, tandis qu'ils tournent la tête pour se répondre. Il faut toujours regarder la personne qui vous parle dans les yeux, c'est très important ! et la marche en parallèle n'est pas une exception. Par moments, ils hochent la tête, acquiescent ou se retiennent de rire, un sourire poli imprimé sur les lèvres. C'est presque imperceptible mais ! l'un domine l'autre. Sa petite taille ne le handicape en rien, il est toujours en avance, un soupçon plus nerveux, plus vif peut-être ! l'autre a du mal à suivre : il agite désespérément ses jambes dans le vide, encombré par ses membres trop longs, désordonnés. Ils n'ont jamais vraiment été amis. Cependant, au fil des années, un rapport de cordialité mutuelle s'est installé entre eux, presque naturellement, un peu par la force des choses, à coups d'heures interminables passées côte-à-côte ! C'est désormais devenu une habitude : chaque jour après leur service, ils font un bout de chemin ensemble. Discuter de tout et de rien, ressasser ce qui ne va pas, brasser du vent, expulser les pensées accumulées tout au long de la journée, coincées dans un coin de

leur esprit... À force, ils ont fini par oublier comment faire autre chose, ils ne savent plus. Ils parlent et ils parlent encore. Aujourd'hui plus que jamais.

À ce stade, vous vous dites sûrement : « Oui, très bien mais et alors ? » « Qu'est-ce que ça peut faire ? » « Qui se soucie de la vie de ces deux types que personne ne connaît ? » « Après tout, quoi de plus banal qu'une conversation entre collègues ? » Patience, patience, le moment n'est pas encore venu ! Mais soyez bien attentifs car on s'approche, on chauffe, peut-être même qu'on va bientôt se brûler ! Tenez, mettez-vous là, oui juste là, vous les verrez mieux.

Regardez-les zigzaguer entre les allées sablées, avec leur air innocent, concentré sur leurs bavardages. L'un parle plus que l'autre en réalité. C'est celui qui traîne, il a la parole facile, des tas de choses à dire ! le voilà qui débite à une vitesse, vous auriez de la peine à le croire ! Un flot de paroles continu s'échappe de son gosier, un écoulement sans fin, semblable à une longue plainte, un râle plat et régulier... L'intonation, le rythme, jusqu'au timbre de la voix tout est symétrique, tranquille, sans à-coups, parfaitement identique... Les seuls instants de silence sont ceux où il balance la tête en arrière pour reprendre sa respiration.

À mesure que son camarade augmente la cadence, son souffle s'amenuise, sa diction devient saccadée, il s'emballe, peine à se faire entendre, l'autre le sollicite, il doit se répéter « Pardon je n'ai pas compris qu'est-ce que tu as dit ? », « répète-moi ça s'il te plaît » Il essaye de lui montrer que oui, c'est difficile à comprendre mais l'autre ne l'écoute plus. Alors il s'emporte « Laisse-moi parler veux-tu », « non je n'ai pas encore fini »... Mais l'autre le force à marcher plus vite, encore plus vite il doit faire de petits bonds pour demeurer à sa hauteur « Allons bon, qu'est-ce qui te presse tant ? » Il doit accélérer ! Alors il balance tout : il jette tout par-dessus bord, il veut se débarrasser de ce poids, le libérer, le laisser sortir... Petit à petit, son édifice se fissure, il perd de sa cohérence, des craquelures apparaissent dans son discours, ses pensées se troublent, tout se voile des mots et encore des mots, envolés !

Quelque chose suinte en lui, il veut l'éponger, mais ça continue à couler, ça se répand de tous les côtés. Peut-être qu'il vaut mieux que ça sorte après tout ! Mais tout de même, un peu de tenue non pas comme ça ! se murmure-t-il intérieurement. Mais il n'a pas le choix, il court de plus en plus vite, il s'éclabousse au passage en voulant manipuler cette matière visqueuse, un peu humide, que son cœur secrète elle lui colle aux doigts. Vite, vite, quelque chose de sec ! Il s'agite, la poitrine comprimée, un souffle au cœur l'empêche de respirer ! Malgré tous ses efforts, le trou béant se vide lentement, ça dégouline de partout, de petites gouttes perlent sur les côtés et vont grossir le flot déjà libéré. Tout coule, et il ne peut plus l'arrêter : sa bouche s'ouvre et se referme dans un mouvement saccadé qui se répète à l'infini... Il se bat pour sa survie, il ne sait plus ce qu'il dit mais il doit le dire, tout lâcher !

Ils sont presque arrivés au bout du parc mais il n'a pas fini de tout dire... Il doit accélérer. Son existence en dépend. Encore quelques mètres et il aura fini. « Allons, dépêche-toi » . Il est tout mouillé, tout dégoulinant, il ne voit plus devant lui... Il ne parle plus, il beugle, il lui hurle dans les oreilles, il vocifère, débite sans relâche : il veut lui faire sentir sa détresse, tous ces doutes qui l'empêchent de fermer l'œil il y a au fond de son cœur ! Non, l'autre ne peut tout de même pas partir sans avoir écouté ce qu'il doit lui dire ! « Reste-là veux-

tu »í Encore un petit effort... Il faut bien qu'íl comprenne l'importance de toutes ces choses qu'on veut lui arracherí

Impassible, l'autre presse le pas, il l'écoute d'une oreille distraite. De temps à autre, entre deux « oui hum hum », « oui je vois », il l'observe du coin de l'œil, il le regarde qui se démène pour le suivreí le contour de ses lèvres blanchies par l'effort, sa face rougie où perlent de fines gouttelettes de sueur. Une indifférence glaciale transparait à travers chacun de ses gestes, dans le moindre mot, dans le plus petit regard en coiní Au fond de son âme sommeille une résignation latente qui le rend imperméable, hermétique, impénétrableí Elle annule le discours de l'autre qui s'agite juste à ses côtés. Elle le pousse à l'ignorer lui et sa fragilité pénétrante, ses yeux écarquillés, sa bouche qui s'ouvre et qui se ferme dans un rythme paniqué, son cœur frêle, débordant de naïveté, cette vulnérabilité palpable dans chacun de ses gestesí Et puis soudain, il décide qu'íl en a assez. Oui, c'en est trop, le spectacle a assez duréí

Tout doucement, sa bouche s'entrouvre, sa langue s'aplatit, ses lèvres s'arrondissent en cœur, pour laisser passerí « Que voulez-vous, c'est la vieí » La phrase est lâchéeí une attaque frontale, en plein dans la face, un jet de mots acides qui lui incendie le visage. Le coup est fatal, il ne l'a pas vu venirí il se sent tomber, il se voit vulnérable, ridicule, un petit paquet de membres jeté à terre. Sa vie entière dégringoleí

L'espace d'un instant, il ne respire plus. Il est comme paralysé, comme quelqu'un à qui on aurait scié les jambes, bâillonné la bouche, perforé la peau, arraché la langue, anesthésié la nuque puis tordu le couí Un poulet sans vie. Il ne court plus, il ne parle plusí Du béton coulé dans ses membres, un couteau fiché dans sa colonne vertébrale juste entre les deux omoplatesí « Que voulez-vous, c'est la vieí » La VIEí Songez un peu à la sensation qu'íl éprouve à ce moment précisí Il était là, comme un poisson dans son bocal, à l'abri dans son petit confort quotidien, vaquant à ses occupations futiles mais nécessaires ó faire le tour dans un sens puis dans l'autre, happer le premier la nourriture qu'on lui jette, venir se coller contre les graviers au fond de l'aquarium ó et soudain PAF ! On lui a coupé l'oxygène ! La pompe ne donne plus, plus rien ne sortí sa gorge se serre, il tourne et tourne encore, prisonnierí Petit à petit il va s'étouffer, s'asphyxier, agoniser, tandis que dehorsí dehors tout le monde le regardera l'air amusé, en donnant de petites tapes contre la vitre. Sa vie va s'éteindre, il s'est laissé prendre, il est cuit. Fini terminé. Demain on le remplacera.

Dans un élan désespéré, il tente de se reprendre. Il lui faut respirer à nouveau, calmer les palpitations qui agitent ses tempes, l'intérieur de son cou, son corps tout entierí Il renverse la tête, ses doigts se crispent autour de ses chevilles. Que lui est-il arrivé ? Tout était si simpleí parfaitement habituel, connu, vu et revu, accepté, compris, assimilé : leur promenade quotidienne, une politesse respectueuse et réservée, de belles phrases bien tournées, des idées qui se perdent, cette monotonie rassurante, l'air lourd d'un après-midi qui touche à sa fin, leurs pas pressés qui font gicler le gravier de chaque côté de l'alléeí Lui qui avait tant de choses à direí et l'autre qu'íl croyait tout prêt à l'écouterí

« Que voulez-vous, c'est la vieí » Il revoit la scèneí il n'aurait peut-être pas dû en dire autant, se laisser aller jusque-làí Mais, l'occasion était trop belle, c'était inévitable, il n'a pas

pu s'empêcher. L'autre en a profité, il a sauté sur la faille, creusé juste là où il fallait... « Que voulez-vous, c'est la vie ! » Sa fragilité malmenée d'un coup, bousculée avec violence, poussée dans ses retranchements. Ses défenses qui tombent les unes après les autres, tout son cœur crevé « Que voulez-vous, c'est la vie ! » : Ces mots l'ont jeté dans les ornières, ils ont balayé ses attentes, englouti son souffle et paralysé ses nerfs. Et ce ton moralisateur... un souffle glacial qui s'enfonçait jusque dans le creux de sa nuque. Il croit l'entendre encore, lui et ses regards qui parlent si fort, qui en disent plus que ses mots. Il les sent qui grincent et qui crissent : « Comment pouvez-vous trouver cela pertinent ? tout ce que vous me dites là ? » « Moi je vous parle de raisons valables... il vous faut des raisons valables ! ». Cette délicatesse incisive, ces intonations doucereuses, tout ce mépris qui assèche ses pensées.

« Que voulez-vous, c'est la vie ! » Oui c'est bien ça ! L'issue est fatale. On lui a fermé la porte au nez. Non monsieur, non c'est terminé on n'accepte plus personne... Tout le monde dehors. Mais qu'est-ce qui vous a pris enfin ? Non mais qu'est-ce que vous avez cru ? Quelque part au fond de sa pensée un espoir se terre, il a cru pouvoir s'attaquer à... mais on ne s'attaque pas à ce genre de choses comme ça ! Simplement en balançant un tas de mots bien pensés, tout ce ramassis d'idées déchuées. Ah ça c'est trop fort ! Non mais pour qui vous prenez-vous ? Toute cette histoire devient ridicule, comment avez-vous pu imaginer une telle chose ? Il faut vous faire une raison !

« Que voulez-vous, c'est la vie ! » Ça y est, c'est dit : sept minuscules syllabes et c'est la chute inévitable, certifiée d'avance, insaisissable, sanglante. Des bureaux abandonnés, des machines démontées, tout un tas de tabliers recyclés. L'entreprise ferme. Dehors les employés ! Voilà son cas réglé en une seconde. Projeté dans un trou béant, couché dans l'obscurité, ignoré des cieux et de la terre. Le renoncement ultime, sa petite vie étriquée coulée dans l'ombre.

Et vous qui me lisez ! Qu'en pensez-vous ? Vous n'avez pas d'avis, vous souhaitez garder le silence ? Allons bon, je vous entends murmurer jusqu'ici « Que voulez-vous, ainsi va le monde ! » !

©Sylvia Revello